

# VOLTAIRE HISTORIEN DE LA RUSSIE : VÉRITÉ OU HISTOIRE MILITANTE ?

MICHEL MERVAUD

*Si l'on n'écrivait que les choses vraies et utiles,  
l'immensité de nos livres d'histoire se réduirait à bien  
peu de chose ; mais on saurait plus et mieux<sup>1</sup>.*

Le « mythistorien », chez Voltaire, l'emporte-t-il sur l'historien<sup>2</sup> ? La postérité peut en juger ainsi. Voltaire passe aussi pour être l'un de ceux qui ont diffusé en France le « mirage russe »<sup>3</sup>. On sait aussi que son histoire n'est pas désintéressée, objective et impartiale : c'est une œuvre militante. Comme le *Dictionnaire philosophique*, sa *Philosophie de l'histoire*, par exemple, est une machine de guerre dans la lutte contre l'Infâme. Voltaire n'est-il pas par ailleurs plus vulgarisateur que savant ? Il préfère, en effet, écrire pour un large public plutôt que pour des spécialistes. Il a même un

---

1. Voltaire, article « Assassin », Questions sur l'Encyclopédie ; Œuvres complètes, *Voltaire Foundation, Oxford, 2008, t. 39, p. 131.*

2. « Le mythistorien l'emporte, chez Voltaire, sur l'historien » (G. Gusdorf, *L'Avènement des sciences humaines au siècle des Lumières*, Paris, Payot, 1973, p. 375).

3. Albert Lortholary, *Les « Philosophes » du XVIII<sup>e</sup> siècle et la Russie. Le Mirage russe en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Boivin et Cie, 1951.

« tour d'esprit journalistique<sup>4</sup> ». Il élague, abhorre les détails qui, selon lui, masquent l'architecture d'une oeuvre. En histoire comme dans les autres genres littéraires, la règle essentielle, pour lui, est de ne pas ennuyer. Voltaire, qui méprise l'érudition, serait-il même allergique à la science historique ? « Dès qu'il aborde l'histoire véritable », [celle de la guerre de 1741], « celui que l'on présente, non sans paradoxe, comme un historien-né, comme l'inventeur d'un genre découvre [...] ses incompatibilités d'humeur avec le genre<sup>5</sup> ». Il n'est d'ailleurs pas toujours facile de déterminer à quel genre appartiennent certaines oeuvres de Voltaire : si l'*Histoire de la guerre de 1741* ou l'*Histoire du parlement de Paris* sont clairement des oeuvres historiques, quel est le statut du *Panegyrique de Louis XV* ou d'un poème comme *la Bataille de Fontenoy* ? On aurait beau jeu d'opposer Voltaire à un historien professionnel comme G.-F. Müller<sup>6</sup>, qui a tant critiqué l'*Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*<sup>7</sup>.

Pourtant, si Voltaire mêle parfois les genres, c'est peut-être justement parce qu'il « a une conscience historique si aiguë que l'histoire pénètre une bonne partie de son oeuvre, du conte au théâtre, de l'essai à la poésie<sup>8</sup> ». Son goût pour l'histoire est précoce : une véritable pulsion historique le pousse à écrire des notes

---

4. René Pomeau, *Voltaire par lui-même*, Paris, Seuil, 1955, p. 70.

5. Jacques Maurens, Introduction de l'*Histoire de la Guerre de 1741*, Paris, Garnier, 1971, p. XLIV.

6. Sur Müller historien *professionnel*, voir M. Mervaud, « Le philosophe et l'amateur de consonnes. Voltaire et l'historien Gerhard Friedrich Müller », *Revue Voltaire*, n°3, 2003, p. 301-321, ici p. 316. On peut même le considérer comme le *premier historien professionnel* de la Russie (A. Kamenski, dans le présent volume, p. 86). Herzen avait déjà souligné en 1849 que Müller faisait partie de ceux qui avaient étudié l'histoire de la Russie « d'une manière tout aussi scientifique » que Pallas et Gmelin « sous le rapport physique » (« La Russie », dans A. I. Gercen, *Sobranie sočinenij v 30 t.* [Œuvres en 30 vol.], M., 1954-1966, t. VI, p. 155-156).

7. Voir *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, éd. M. Mervaud, avec la collaboration de Christiane Mervaud, Ulla Kölving et Andrew Brown, *Œuvres complètes de Voltaire* (désormais *OCV*), t. 46 et 47, Oxford, 1999. Voir aussi M. Mervaud, art. « Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand », *Dictionnaire général de Voltaire*, sous la direction de Raymond Trousson et Jeroom Vercruyse, Paris, 2003, p. 607-612.

8. Bruno Bernard, art. « Histoire », *Dictionnaire général de Voltaire*, sous la direction de Raymond Trousson et Jeroom Vercruyse, Paris, Champion, 2003, p. 592.

pour *la Henriade*<sup>9</sup>. Voltaire, qui a écrit tant d'ouvrages d'histoire, n'a cessé de réfléchir à la méthode : outre des essais théoriques que nous évoquerons plus loin, c'est lui qui écrit l'article « Histoire » de l'*Encyclopédie*, et des titres tels que *la Philosophie de l'histoire* ou *le Pyrrhonisme de l'histoire* disent assez qu'il s'est longuement interrogé sur le métier d'historien. Lui qui fut historiographe du roi sait parfaitement distinguer l'historien et l'historiographe : « Il est bien difficile que l'historiographe d'un prince ne soit pas un menteur, écrit-il [...] Peut-être le propre d'un historiographe est de rassembler les matériaux, et on est historien quand on les met en oeuvre. Le premier peut tout amasser, le second choisir et arranger. L'historiographe tient plus de l'annaliste simple, et l'historien semble avoir un champ plus libre pour l'éloquence<sup>10</sup> ».

Voltaire a eu en effet l'ambition de faire de l'histoire un genre noble. On ne saurait trop souligner ce que sa démarche a eu de novateur : il a bouleversé la hiérarchie classique, qui, jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, faisait de l'histoire « l'humble servante de l'homme de lettres et du moraliste ». Avec Voltaire, l'histoire « accède à une dignité nouvelle<sup>11</sup> ». Il ne s'intéresse pas à l'Antiquité, temps des fables, mais à l'histoire moderne et contemporaine, parce que, depuis l'invention de l'imprimerie, la vérité serait plus facile à établir, et parce qu'elle est plus directement liée aux préoccupations du présent. L'histoire, en effet, doit être utile, et, dans cette perspective, prendre en compte de nouveaux savoirs tels que la démographie ou l'économie. Par ailleurs, dans le domaine de l'histoire, Voltaire déplace l'Europe chrétienne de sa position confortable au centre de l'univers. Il est ainsi, selon J. H. Brumfitt, à l'origine d'une véritable « révolution copernicienne<sup>12</sup> ».

---

9. Christiane Mervaud, « Épopée et histoire : la *Henriade* », *Revue Voltaire*, 2, 2002, p. 133-146.

10. Voltaire, article « Historiographe », *OCV*, t. 33, p. 217 et 219. L'article, destiné à l'*Encyclopédie*, n'y paraîtra pas. Il sera publié dans les *Nouveaux Mélanges* de 1765.

11. R. Pomeau, Introduction aux *Œuvres historiques de Voltaire* (désormais *OH*), Paris, Pléiade, 1957, p. 9. R. Pomeau note que la première œuvre historique de Voltaire, *l'Histoire de Charles XII*, était encore un « choix de littérateur plus que d'historien » (*ibid.*). Cependant, dans l'édition de 1739, un ajout de 200 lignes consacrées à Pierre le Grand et à ses réformes suggère que le tsar est à l'origine d'une civilisation nouvelle.

12. J.H. Brumfitt, *Voltaire historian*, Oxford University Press, 1958, p. 165.

Si l'on examine la documentation qui est à la base de certaines de ses oeuvres historiques, on est frappé du soin avec lequel il a étudié et critiqué les sources, et du travail considérable auquel il s'est livré. Non seulement il lit à peu près tout ce qui a été imprimé sur le sujet qu'il traite, mais encore il n'hésite pas à dépouiller les archives. C'est le cas par exemple pour *le Siècle de Louis XIV* : il obtient communication de manuscrits, tels que les 48 volumes in-folio des *Mémoires* de Dangeau, il consulte aux archives des ministères les lettres de Louvois, de Colbert, les textes autographes de Louis XIV. Cette « règle cartésienne des dénombrements entiers »<sup>13</sup>, il l'applique à son *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*, à laquelle il songe au moins dès le début des années 1730. C'est l'ouvrage le plus important de Voltaire sur la Russie, et c'est à lui que nous consacrerons l'essentiel des réflexions qui vont suivre.

En 1745, par l'intermédiaire du comte d'Alion, l'ambassadeur de France à Saint-Petersbourg, Voltaire avait adressé des vers et trois de ses livres à l'impératrice Élisabeth. Dans un long post-scriptum de sa lettre à d'Alion, il exprimait le souhait que la fille de Pierre le Grand approuve son projet d'écrire l'histoire de son père et lui fasse communiquer des documents qui l'aident dans sa tâche. Élisabeth n'avait ni remercié Voltaire, ni répondu à son souhait<sup>14</sup>. Faute d'une documentation suffisante, Voltaire s'était donc borné à écrire en 1748 ses brèves *Anecdotes sur le czar Pierre le Grand*, qui sont « pleines de verve », mais ont plus « l'allure d'un conte philosophique »<sup>15</sup> que d'un récit historique. Pourtant, Voltaire ne perd pas de vue le tsar réformateur. En août ou septembre 1748<sup>16</sup> et en 1750, il

13. R. Pomeau, *OH*, p. 14.

14. Le chancelier Bestoujev refusait qu'un étranger, fût-ce Voltaire, écrive l'histoire du grand tsar (voir M. Mervaud, Introduction aux *Anecdotes sur le czar Pierre le Grand*, dans *OCV*, t. 46, p. 21-23). Ce n'est qu'au bout de six mois que d'Alion avait communiqué à Bestoujev la lettre de Voltaire (!). Le silence de l'impératrice est une énigme : Bestoujev ne lui aurait-t-il pas remis la lettre de Voltaire ? Ou bien Élisabeth partageait-elle l'hostilité de Bestoujev ? Selon Catherine II, elle n'aimait pas du tout qu'on lui parle ni du roi de Prusse, ni de Voltaire... (*Zapiski imperatricy Ekateriny Vtoroj* [Mémoires de l'Impératrice Catherine II], SPb., 1907, p. 549).

15. R. Pomeau, *OH*, p. 17. Voir aussi M. Mervaud, « Les *Anecdotes sur le czar Pierre le Grand* de Voltaire : genèse, sources, forme littéraire », *Studies on Voltaire and the eighteenth century (SVEC)*, Oxford, 1996, p. 122, et *OCV*, t. 46, p. 38.

16. Cette lettre de Voltaire est inconnue. Voir la réponse de Razoumovski du 30 sept. 1748, publiée par N. Kopanev, « Neizvestnoe pis'mo K.

prie Kirill [Cyrille] Razoumovski, président de l'Académie des sciences de Pétersbourg, de lui envoyer des cartes et un Atlas de Russie. En janvier 1751, Razoumovski lui promet de lui faire parvenir « l'Atlas de Russie »<sup>17</sup>. Cartes et atlas de la Russie faisaient partie de la documentation que Voltaire espérait rassembler pour son *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*. Dans son livre, il insistera sur l'aspect géographique de ce pays mal connu : « Il faut d'abord, écrit-il dès le premier chapitre (« Description de la Russie »), que le lecteur se fasse, la carte à la main, une idée nette de cet empire »<sup>18</sup>.

En 1757, Ivan Chouvalov propose à Voltaire d'écrire l'histoire du tsar législateur. Les circonstances ont en effet beaucoup changé par rapport à 1745 : avec la guerre de Sept ans, la Russie et la France se sont rapprochées, et le nouveau favori d'Élisabeth, Ivan Chouvalov, homme éclairé, est francophile et francophone. Non seulement Voltaire accepte, mais il est tellement impatient qu'il n'attend pas de recevoir les documents promis. La première esquisse qu'il soumet alors aux Russes, et qui n'a pas été retrouvée, subira de profonds remaniements lorsque lui seront parvenus les premiers matériaux originaux provenant de Pétersbourg.

G. Razoumovskogo k Vol'teru » [Une lettre inconnue de K. G. Razoumovski à Voltaire], dans *Zapadnoevropejskaja kul'tura v rukopisjax i knigax Rossijskoj nacional'noj biblioteki* [La culture de l'Europe occidentale dans les manuscrits et les livres de la bibliothèque nationale de Russie], SPb., 2001, p. 235-237.

17. Voltaire, *Correspondence and related documents*, éd. Th. Besterman, *Œuvres complètes de Voltaire*, Oxford, 1968-1977, D 4352 (nos références avec la lettre D renvoient à cette édition). L'atlas en question est sans doute l'*Atlas Rossicus* en caractères latins et cyrilliques paru en 1745 sans la participation de Joseph Nicolas Delisle, qui en était pourtant le principal artisan (Marie-Anne Chabin, « L'astronome français Joseph-Nicolas Delisle à la cour de Russie dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle », dans *l'Influence française en Russie au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 2004, p. 513). Voltaire a-t-il reçu cet Atlas ? Il ne se trouve pas dans sa bibliothèque.

18. *OCV*, t. 46, p. 425. Voltaire conseille la même chose à Mme Du Deffand le 10 octobre 1760 (D9297). Mais on se demande de quelles cartes disposait alors Voltaire : l'*Atlas Rossicus*, on l'a vu, ne se trouve pas dans sa bibliothèque. En est absent également l'*Atlas Moscoviticus*, fol. en 19 cartes, qui figurait en 1750 au catalogue du libraire Briasson, à Paris (N. Kopanev, *Francuzskaja kniga i russkaja kul'tura v seredine XVIII veka* [Le livre français et la culture russe au milieu du XVIII<sup>e</sup> s.], L., 1988, p. 76).

L'*Histoire de l'empire de Russie* est-elle donc un ouvrage de commande ? En réalité, Voltaire rêvait de ce livre depuis trente ans<sup>19</sup>, et s'il ne l'a pas écrit plus tôt, c'est parce que l'Académie de Pétersbourg et Bestoujev étaient hostiles à son projet. D'ailleurs, Voltaire a fait imprimer le premier volume de son *Histoire de l'empire de Russie* sans l'avoir soumis à la censure russe. Certes, avant de le diffuser, il l'a envoyé en Russie dès octobre 1759, mais les éditeurs, les frères Cramer, n'ont pas attendu la réponse des Russes : ils ont diffusé le livre au cours de l'année 1760, et, en deux mois, ils en ont fait trois éditions. Les remarques de Pétersbourg ne parviendront à Voltaire qu'en juin 1761. Chouvalov loue le livre, mais se fait l'écho de critiques, en pensant probablement à Müller, et peut-être, surtout, au chancelier Vorontsov. Ce dernier lui écrit que l'ouvrage renferme « les principes les plus pernicious de matérialisme et d'irréligion<sup>20</sup> ». Voltaire, ulcéré par les critiques, a très partiellement corrigé ce premier tome. Dans ces conditions, peut-on considérer qu'il a été l'« historien officiel de Pierre le Grand<sup>21</sup> » ?

Au total, ce sont quelque cent vingt manuscrits qui lui seront envoyés par paquets successifs au cours des années pendant lesquelles il rédigera les deux volumes de l'*Histoire de l'empire de Russie*<sup>22</sup>. Ces documents traduits en français ne sont pas toujours fiables et susciteront de nombreuses interrogations de Voltaire. Mais ils lui permirent d'accomplir un travail de première main : il fut le premier à utiliser des extraits du *Journal* de Pierre le Grand, les textes de Lomonosov qui, sur les révoltes des *streltsy* pendant la régence de Sophie, donnaient des informations inconnues du public occidental et ne seront publiés intégralement qu'au XX<sup>e</sup> siècle. Malgré leurs lacunes, et bien que Voltaire ne se soit servi que de la moitié d'entre eux, ces manuscrits de Pétersbourg apportaient une masse importante de renseignements inédits sur une partie des réformes de Pierre le Grand (Sénat, clergé, police, lois) et sur la civilisation de la Russie contemporaine (revenus de l'État, capitation, com-

---

19. « Vous me proposez ce que je désirais depuis trente ans » (Voltaire à Fedor Veselovski, 19 février 1757, D7169).

20. *Arxiv kn. Voroncova* [Archives du prince Vorontsov], t. VI, 1873, p. 311.

21. A. Lortholary, *Le Mirage russe en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, titre du chap. IV, p. 39.

22. Sur cette documentation, voir *OCV*, t. 46, p. 106-144, et Christiane et Michel Mervaud, « Le Pierre le Grand et la Russie de Voltaire : histoire ou mirage ? », dans *Le Mirage russe au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Ferney-Voltaire, 2001, p. 16-19 et 22-23.

merce, fabriques, flotte, armée, forteresses, villes et ports). Voltaire en a tiré parti surtout dans les derniers chapitres du second volume, où de nombreuses phrases sont reprises textuellement de ces matériaux lus avec attention.

D'une manière générale, en dehors de ces manuscrits venant de Pétersbourg, Voltaire accordait beaucoup d'importance aux archives et aux sources inédites, comme on l'a vu par exemple pour *le Siècle de Louis XIV*. Grâce à Frédéric II, il avait obtenu dès 1737 un mémoire inédit, les *Considérations sur l'état de la Russie sous Pierre I<sup>er</sup>*, de Johann Gotthilf Vockerodt, qui avait passé dix-huit ans en Russie. Il s'est procuré des manuscrits recueillis dans toute l'Europe, mais dont il n'a indiqué ni le titre, ni la provenance. Il s'est servi aussi de la vingtaine d'ouvrages de sa bibliothèque sur Pierre le Grand et la Russie, le plus utilisé, notamment pour le procès du tsarévitch Alexis, étant les *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Grande Russie ou Moscovie* de Friedrich Christian Weber (Paris, 1725). Il a recherché les témoignages des contemporains, comme il l'avait fait pour *l'Histoire de Charles XII* ou *le Siècle de Louis XIV*. Cette démarche était nouvelle à l'époque. Mais, pour la Russie, les témoins oculaires étaient bien entendu moins nombreux que pour la France ou pour la Suède. À défaut d'une enquête sur le terrain, Voltaire invoque tout de même quelques témoignages. Des Russes nés à Tobolsk lui ont confirmé les propos de Strahlenberg sur les Tatars « bigarrés » (*OCV*, t. 46, p. 469). Un étranger né en Russie lui a avoué qu'il n'avait parlé de l'empoisonnement de Pierre le Grand que comme de bruits qui couraient alors (*OCV*, t. 47, p. 857). Stanislas Leszczyński lui a rapporté un acte de cruauté du général Stenbock (*OCV*, t. 46, p. 657). Mais Voltaire déplore que presque tous les témoins qui pouvaient l'instruire de bouche soient morts (D9805).

### **Les grands hommes et la civilisation**

Cela dit, dans sa vision de la Russie, Voltaire reste fidèle à sa philosophie de l'histoire. Et, d'abord, à sa dialectique du rôle des grands hommes et du hasard. Si, dans une histoire dominée par la contingence, les plus petits hasards, pour Voltaire, peuvent avoir tant d'effets, ils sont en quelque sorte compensés par l'action des grands hommes. Sans doute l'apparition même de tels hommes est-elle soumise aux aléas de l'histoire. C'est tout particulièrement le cas de Pierre le Grand, fruit d'un double hasard : « Ce qui m'étonne le plus, écrit Voltaire, c'est le peu d'espérance que devait avoir le genre humain qu'il dût naître à Moscou un homme tel que le czar Pierre. Il y avait à parier un nombre égal à celui de tous les hommes

qui ont peuplé de tous les temps la Russie, contre l'unité, que ce génie si contraire au génie de sa nation ne serait donné à aucun Russe ; et il y avait encore à parier environ seize millions, qui faisaient le nombre des Russes d'alors, contre un, que ce lot de la nature ne tomberait pas au czar ». Mais les hasards de l'histoire sont corrigés par le volontarisme des grands hommes. Si Pierre le Grand « eût régné en France, il eût pris les arts au point où ils sont pour les élever au comble »<sup>23</sup>.

On sait que si Voltaire finit par préférer Pierre le Grand à Charles XII, c'est parce qu'il est à ses yeux un fondateur d'empire et qu'il a civilisé une « Moscovie » encore barbare. Le parallèle avec Louis XIV s'impose<sup>24</sup>, puisque, pour Voltaire, la civilisation française ne commence vraiment qu'avec le Roi Soleil. Avec Pierre le Grand, comme avec Louis XIV, on assiste donc à un commencement absolu. Sans doute Voltaire n'ignore-t-il pas les efforts du tsar Alexis pour moderniser son pays : Alexis était « digne d'être le père » de Pierre. Mais, s'il relativise ainsi la révolution pétroviennne, il minimise en même temps le rôle de précurseur du tsar « moscovite ». Quels que soient ses défauts, le héros véritable, c'est Pierre. Celui-ci, dans l'imaginaire voltairien, est sans doute plus apparenté à Henri IV qu'à Charles XII : « ...d'instinct, spontanément, Voltaire a perçu le 'grand homme' Pierre comme beaucoup plus proche du 'vrai héros' Henri que le 'conquérant' Charles ». Car Pierre, comme le roi Henri, est plus soucieux du bonheur de ses sujets que de gloire personnelle. Ce parallèle, que José-Michel Moureaux tente pour la première fois, conduit à une hypothèse pertinente et suggestive : « Cette parenté à la fois obscurément et intimement ressentie ne constituerait-elle pas une des raisons les plus profondes qui aient poussé l'historien du tsar à une idéalisation du personnage, de ses réformes et du bilan de son règne... ?<sup>25</sup> ».

---

23. *Anecdotes sur le czar Pierre le Grand* (OCV, t. 46, p. 84).

24. M. Mervaud, « Les *Anecdotes sur le czar Pierre le Grand* de Voltaire... », p. 102-103. Aussi l'*Histoire de l'empire de Russie* sera-t-elle « une sorte de pendant » du *Siècle de Louis XIV* (Sylvain Menant, « Les relations de Voltaire avec la Russie : une stratégie d'influence », dans *L'Influence française en Russie au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, P.U.F., I.E.S., 2004, p. 211). Brumfitt avait noté que le plan de l'*Histoire de Russie* a « quelques affinités » avec celui du *Siècle* (*op. cit.*, p. 74).

25. José-Michel Moureaux, « Dans le droit-fil de *la Henriade*. Charles XII ou Pierre le Grand ? », *Revue Voltaire*, 2, 2002, p. 162. Il est symptomatique que Voltaire appelle souvent Henri IV Henri le Grand.



Car Voltaire, qui faisait un portrait vivant, mais contrasté, de Pierre le Grand dans ses *Anecdotes*, l'idéalise considérablement dans son *Histoire de l'empire de Russie*. Au nom des réformes qu'il a introduites et qui ont transformé son pays, Voltaire gomme les côtés déplaisants et même odieux du personnage. Dans deux essais de réflexions théoriques, il avait insisté sur la nécessité de fonder ce que nous appellerions une histoire de la civilisation<sup>26</sup> : dans ses *Remarques sur l'histoire* (1741), il constatait à quel point le développement des arts, depuis le XV<sup>e</sup> siècle, avait changé la face de l'Europe ; dans ses *Nouvelles considérations sur l'histoire* (1744), il préconisait d'élaborer une sorte de « physique » historique et de « substituer l'histoire des hommes » à celle des rois. L'histoire de Pierre I<sup>er</sup>, en fournissant à sa théorie des grands hommes « une sorte de vérification expérimentale<sup>27</sup> », donnait à Voltaire l'occasion de faire un tableau de la Russie contemporaine, comme il l'avait fait pour la France, avec *le Siècle de Louis XIV*. Au lieu d'écrire l'histoire du tsar, il s'agissait de dresser un bilan de son règne.

Toutefois, la part de la civilisation, dans les oeuvres historiques de Voltaire, reste encore réduite. Dans *le Siècle de Louis XIV*, les vingt-quatre chapitres d'histoire militaire occupent la première place, dix autres chapitres traitent de politique religieuse ou rapportent des anecdotes ; la partie vraiment neuve se limite à un chapitre de gouvernement intérieur, un de « finances et règlement » et quatre sur les sciences et les arts. *L'Histoire de l'empire de Russie* est « mieux équilibrée », mais « consacre encore la moitié de son développement aux guerres<sup>28</sup> ». La part des réformes atteint à peine le dixième de l'ouvrage<sup>29</sup>. C'est que la documentation de Voltaire est lacunaire. Malgré ses demandes réitérées, les informations de Pétersbourg arrivent lentement. Mauvaise volonté des Russes ? Voltaire s'en plaint, mais il faut dire que leur tâche n'est pas facile : il faut recueillir les documents, les traduire en français, les acheminer en temps de guerre par Vienne, cause de retard par rapport à l'itinéraire plus direct par le nord de l'Europe. Il y a aussi les réticences de G.-F. Müller<sup>30</sup>, des rivalités au sein de l'Académie de

26. Voltaire n'emploie pas le terme de *civilisation*, qui apparaît avec son sens actuel dans les années 1750-1760. Il lui préfère le mot *police*. Mais on rencontre sous sa plume l'adjectif *civilisé* (parallèlement à *police*).

27. R. Pomeau, *OH*, p. 21.

28. R. Pomeau, *OH*, p. 20.

29. *OCV*, t. 46, p. 256.

30. Il est rappelé à l'ordre en août-septembre 1759 par Chouvalov et Tschoudy, qui lui demandent d'aider Taubert à collecter les documents pour

Pétersbourg, un manque de coordination entre les équipes de traducteurs, sources d'incohérences dans les informations. Voltaire s'en rend compte et en est agacé. C'est donc surtout dans les derniers chapitres de son livre, lorsque lui furent enfin parvenus d'importants documents, que Voltaire put dresser un tableau de la civilisation russe, notamment du commerce, des lois, et de la réforme du clergé. Ce tableau est certes incomplet, mais la notion même de civilisation russe n'est pas mise en cause, alors même qu'en ces années « débat sur la Russie et débat sur la civilisation sont étroitement liés<sup>31</sup> ».

### Recherche du sens et souci de la vérité

Rôle décisif des grands hommes, priorité de principe accordée à la civilisation. D'autres traits de la philosophie voltairienne de l'histoire se retrouvent bien entendu dans l'*Histoire de l'empire de Russie*. Et d'abord le refus d'entrer dans tous les détails « des fondations, des lois, des guerres et des entreprises de Pierre le Grand » : ce soin est réservé aux écrivains « nationaux » (OCV, t. 47, p. 941). La tâche d'écrire une histoire spécialisée est donc laissée aux érudits russes. Par ailleurs, l'histoire de Voltaire, brève et alerte, tranche sur les compilations prolixes et verbeuses de ses contemporains, qui ne font grâce d'aucune marche ou contremarche<sup>32</sup>. Sans doute les conditions d'écriture ne sont-elles plus les mêmes qu'au temps des *Anecdotes sur le czar Pierre le Grand*. Voltaire n'y éprouvait pas de contraintes, aussi les *Anecdotes*, plus aphoristiques que l'*Histoire de l'empire de Russie*, s'en distinguent-elles aussi par une plus grande alacrité. Mais dans cette dernière oeuvre, Voltaire, en élaguant, reste fidèle à son grand principe : éviter l'ennui.

Allant à l'essentiel, le récit voltairien n'en néglige pas pour autant les détails significatifs, les petits faits porteurs de sens. Par exemple, après la prise de Narva, Pierre arrête le pillage et le massacre auxquels se livrent ses troupes, et tue deux soldats russes qui n'obéissaient pas à ses ordres ; puis, posant son épée sur la table de

---

Voltaire (M. Mervaud, « Des matériaux pour Voltaire : une lettre du baron Théodore Henri de Tschoudy à Gerhard Friedrich Müller (septembre 1759) », *Les Archives de l'Est et la France des Lumières. Guide des archives et inédits. II. Inédits*, Ferney-Voltaire, 2007, p. 422-432).

31. Gianluigi Goggi, « Diderot et le concept de civilisation », *Dix-huitième siècle*, 29, 1997, p. 355.

32. Par exemple Jean Rousset de Missy, *Mémoires du règne de Pierre le Grand...*, La Haye – Amsterdam, 1725-1726 ; Eléazar de Mauvillon, *Histoire de Pierre I<sup>er</sup>, surnommé le Grand...*, Amsterdam–Leipzig, 1742.

l'hôtel de ville, il dit : « Ce n'est pas du sang des habitants que cette épée est teinte, mais du sang de mes soldats que j'ai versé pour vous sauver la vie<sup>33</sup> ». Autre anecdote, montrant au contraire la cruauté gratuite du général suédois Stenbock : après un combat perdu par les Russes, il tue d'un coup de pistolet un officier polonais au service du tsar, et qui s'était mis sous la protection de Stanislas Leszczyński, allié des Suédois<sup>34</sup>. Ces faits qui font sens n'ont bien entendu rien à voir avec un quelconque « sens de l'histoire », complètement étranger à l'esprit voltairien<sup>35</sup>. En revanche, ce que recherche Voltaire, c'est le sens d'un règne, d'une époque : « ce qui caractérise le siècle », écrit-il à propos de Louis XIV<sup>36</sup>. Il se proposera le même but pour Pierre le Grand.

La recherche du sens, illustrée par des petits faits vrais, et plus généralement le souci de la vérité amènent Voltaire, en principe, à écarter les fables. Celles-ci abondent dans l'antiquité, mais on les trouve dans tous les temps et chez toutes les nations, « jusqu'à ce qu'enfin la philosophie vienne éclairer les hommes »<sup>37</sup>. Voltaire s'applique à traquer partout ces fables. Il le fait donc aussi pour la Russie. Dans *le Siècle de Louis XIV*, il avait reproché à La Beaumelle d'avoir rapporté une anecdote invraisemblable sur le séjour de Pierre le Grand à Londres (*OH*, p. 678-679, note). Dans la « Préface historique et critique » de son *Histoire de l'empire de Russie*, il dénonce les erreurs d'Olearius, qui prétend que Henri IV a envoyé une ambassade à Moscou, et que Louis XIII y avait envoyé comme ambassadeur Charles de Talleyrand (*OCV*, t. 46, p. 406-408). Mais il y a plus grave que les contes : le « mensonge historique ». Plusieurs auteurs, par exemple, prétendent que le tsar Ivan IV fit clouer le chapeau d'un ambassadeur sur sa tête (*OCV*, t. 46, p. 409). Pour autant, Voltaire évite-t-il toujours de se laisser abuser ? Il prétend, après Vockerodt et Strahlenberg, que Pierre le Grand, dans sa jeunesse, avait une peur panique de l'eau. Or, il

---

33. *OCV*, t. 46, p. 649. Voltaire avait cité cette phrase attribuée au tsar dans l'*Histoire de Charles XII*, mais en la faisant suivre de ce commentaire : « Si le czar avait toujours eu cette humanité, c'était le premier des hommes » (*OCV*, t. 4, p. 282).

34. L'anecdote est rapportée deux fois (*OCV*, t. 46, p. 657, et t. 47, p. 763). Stanislas aurait dit à Voltaire qu'il aurait cassé la tête à Stenbock s'il n'avait été retenu par le respect et la reconnaissance qu'il devait à Charles XII.

35. R. Pomeau, *OH*, p. 19.

36. Voltaire à Dubos, 30 octobre 1738 (D1642).

37. *Essai sur les mœurs*, éd. R. Pomeau, Paris, Garnier, 1963, t. 2, p. 801.

s'agit bien là d'une fable. En la rapportant dans l'*Histoire de Charles XII*, il ajoutait sobrement que le tsar avait surmonté cette peur : « Le courage et le génie domptèrent cette faiblesse machinale » (OCV, t. 4, p. 189). Mais, en reprenant cette légende dans l'*Histoire de l'empire de Russie*, Voltaire souligne plus nettement le mérite de Pierre, qui sut vaincre son « effroi machinal qui allait jusqu'à la sueur froide et à des convulsions, quand il fallait passer un ruisseau » : « Il commença par dompter la nature en se jetant dans l'eau malgré son horreur pour cet élément ; l'aversion se changea même en un goût dominant » (OCV, t. 46, p. 553).

La recherche de la vérité doit conduire logiquement à refuser tout panégyrique. C'est ce que fait Voltaire même pour un ouvrage « de commande » tel que son *Histoire de l'empire de Russie*. L'obligation de ne pas blesser les Russes exclut pourtant toute complaisance à leur égard. Lorsque, au lieu de documents informatifs Voltaire reçoit en septembre 1759 le *Panégyrique de Pierre le Grand* de Lomonosov avec une lettre d'Ivan Chouvalov l'invitant implicitement à polémiquer avec Frédéric II, il rejette catégoriquement le genre de l'éloge sans nuance que les Russes voudraient lui imposer : « Il n'y a que les vérités de l'histoire qui puissent forcer l'esprit à croire et à admirer » ; et il conclut : « Le plus beau panégyrique de Pierre le Grand à mon avis est son journal dans lequel on le voit toujours cultiver les arts de la paix au milieu de la guerre, et parcourir ses États en législateur tandis qu'il les défendait en héros contre Charles XII » (D8486). Voltaire, au nom de la vérité historique, refuse le dithyrambe qui ferait de son livre une histoire officielle et même une œuvre de propagande.

Il y avait, bien entendu, une autre raison à ce refus du panégyrique : c'est que Pierre le Grand avait trop de défauts. Voltaire ne les avait pas dissimulés dans ses *Anecdotes*. Il ne pouvait plus en faire état dans son *Histoire*, mais il était pour lui hors de question de se plier à un éloge sans mesure d'un tsar qui avait tant de côtés déplaisants. Il n'avait pas voulu le faire pour Louis XIV, qui, malgré ses « grandes fautes », avait pourtant moins de défauts que le tsar<sup>38</sup>. En revanche, Voltaire historiographe du roi avait fait sans état

---

38. En homme qui « aime sa patrie et la vérité », Voltaire « ne cherche à écrire l'histoire ni en flatteur, ni en panégyriste, ni en gazetier, mais en philosophe » (à Dubos, 30 octobre 1738 (D1642)). Il fait allusion aux « grandes fautes » de Louis XIV dans sa *Lettre sur les panégyriques*, éd. critique par M. Mervaud, OCV, t. 63 B (2008, p. 219).

d'âme en 1748 un *Panegyrique de Louis XV*<sup>39</sup>, publié, il est vrai, anonymement. Et, dans les années 1760 et 1770, il écrira une série d'opuscules de propagande pour Catherine II, dont la *Lettre sur les panegyriques*. Il est vrai que l'impératrice de Russie, apôtre de la tolérance et des Lumières, était parée de toutes les vertus ! Toutefois, s'agit-il là d'ouvrages d'histoire ? Le genre traditionnel du panegyrique, bien évidemment, s'en distingue. Voltaire y sacrifie pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la recherche historique. La documentation reçue de Pétersbourg l'invitait-elle insidieusement, malgré son refus, à faire un panegyrique de Pierre et de la Russie ? En tout état de cause, elle ne véhiculait pas d'image idéalisée. Ces manuscrits ne dissimulaient ni l'arriération du pays, ni l'autoritarisme du tsar. Ils exposaient des faits sans commentaire. L'un d'eux, par exemple, révèle que Pierre forçait ses sujets à établir de nouvelles fabriques en interdisant l'exportation de certaines productions, et que les ouvriers rencontraient les pires difficultés lorsqu'ils envisageaient de partir<sup>40</sup>.

Refuser tout panegyrique, soit. Mais ne pas évoquer les mauvais côtés du tsar, comme Voltaire le fait dans l'*Histoire de l'empire de Russie*, n'était-ce pas tout de même occulter des faits pour complaire à Pétersbourg ? A ceux qui le lui reprocheront, Voltaire a répondu par avance. C'est pour lui une question de principe : tout n'est pas digne de passer à la postérité. Dans l'article « Histoire » de l'*Encyclopédie*, il s'inscrit en faux contre la maxime de Cicéron, selon laquelle l'historien ne doit cacher aucune vérité : pour Voltaire, l'historien ne doit révéler que les vérités utiles à l'État, et non les secrets d'un prince ou les faiblesses d'un homme qui n'ont point influé sur les affaires publiques (OCV, t. 33, p. 183). Il le répète dans la *Préface historique et critique* de l'*Histoire de l'empire de Russie* : toute vérité n'est pas bonne à dire : pourquoi, par exemple, rapporter une « anecdote odieuse sur un prince » ? Il ne convient de faire état que des vérités publiques importantes et utiles (OCV, t. 46, p. 402). Si la vie privée d'un monarque permet de comprendre l'esprit d'une époque, elle mérite d'être évoquée : dans *le Siècle de Louis XIV*, la vie privée du roi, les particularités de sa cour et de son règne « tiendront une grande place » (OH, p. 620). En revan-

---

39. Voltaire considère en 1767 qu'il y a des panegyriques justifiés : celui de Louis XIV par Pellisson, et celui de Louis XV par un « académicien français » anonyme, lui-même ! (*Lettre sur les panegyriques*, OCV, t. 63 B, p. 220). Il sous-entend que celui de Catherine II est également légitime.

40. Ms. [2-21], Des Fabriques et Manufactures établies en Russie, f. 232 r-233 r (cf. OCV, t. 47, p. 1006).

che, dans la vie privée de Pierre I<sup>er</sup>, bien des traits déplaisants qui n'ont eu aucune incidence sur la marche de l'État ne seront pas révélés. C'est pourquoi Voltaire avertit Chouvalov le 7 août 1757 qu'il n'intitulera pas son ouvrage *Vie ou Histoire de Pierre I<sup>er</sup>*, ce qui l'obligerait à rapporter des « vérités odieuses », mais qu'il écrira une histoire de son règne (D7336). Certains ne partageaient pas ce parti pris : D'Alembert trouvait que le tsar n'était peint que « de profil », Diderot et la *Correspondance littéraire* jugeaient qu'avec la conception de Voltaire Plutarque n'était « bon qu'à jeter au feu », et que dérober des faits de la vie privée de Pierre, c'était « faire un larcin à la vérité » (OCV, t. 46, p. 314 et 322).

Le point de vue de Voltaire sur la vie privée de Pierre le Grand remonte aux premières années de sa correspondance avec Frédéric de Prusse, et à son désaccord avec lui sur le tsar. En 1738, Voltaire alléguait que, si l'on ne connaissait des princes que le bien qu'ils ont fait, « l'univers serait heureusement trompé, et peut-être nul prince n'oserait donner l'exemple d'être méchant et tyrannique » (D1426). Frédéric pensait le contraire : « La lecture de l'histoire, et les monuments qu'elle nous laisse de la mauvaise réputation de ces monstres que la nature humaine a produits, ne peuvent que faire un effet avantageux sur l'esprit des princes qui les lisent » (D1439). Si l'on veut tirer des « leçons de l'histoire », elles peuvent être en effet totalement opposées : « L'histoire justifie ce que l'on veut, dira Valéry dans ses *Regards sur le monde actuel* ; elle contient tout et donne des exemples de tout ». Frédéric estimait que les vices de Pierre I<sup>er</sup> l'emportaient sur ses vertus, alors que Voltaire jugeait déjà son action globalement positive. A des fins pédagogiques, il plaidait donc pour le mensonge historique<sup>41</sup>, ou du moins pour le mensonge par omission. Il ne fait certes pas le panégyrique du tsar, mais il ne veut voir que ses belles actions, et célébrer ainsi tout ce qu'il « a fait pour le bien du genre humain dans l'étendue de deux mille lieues de pays » (D7412).

Voltaire ne rejette pas seulement toute vision apologétique. Il se refuse même, par principe, à faire des portraits. Ceux-ci, écrit-il dans l'article « Histoire », montrent « bien souvent plus d'envie de

---

41. Christiane Mervaud, *Voltaire et Frédéric II. Une dramaturgie des Lumières*, SVEC, 234, 1985, p. 39. En 1768, dans *le Pyrrhonisme de l'histoire*, Voltaire écrira de même que, à la place des voyageurs en Turquie et en Perse, il aurait voulu « mentir d'une façon toute contraire » : « Je n'aurais jamais vu que des princes justes et cléments, des juges sans passion, des financiers désintéressés ; et j'aurais présenté ces modèles aux gouvernements de l'Europe » (OLCV, t. 67, p. 289).

briller que d'instruire ». Car « pourquoi faire dire à un homme ce qu'il n'a pas dit » ? Ce qui est fiction dans un poème devient mensonge chez un historien (OCV, t. 33, p. 182-183). Dans *le Siècle de Louis XIV*, Voltaire avait dit à propos de Mazarin : « Il faudrait avoir vécu longtemps avec un ministre pour peindre son caractère ». Ainsi, « sans vouloir deviner ce qu'était Mazarin, on dira seulement ce qu'il fit »<sup>42</sup>. Dans la *Préface historique et critique*, Voltaire revient sur le « mensonge dans les portraits ». Il prétend que les romans sont à l'origine de cette « fureur de charger une histoire de portraits », et accuse *Clélie*, de Madeleine de Scudéry, d'avoir mis cette « manie » à la mode. « C'est une grande charlatanerie de vouloir peindre un personnage avec qui on n'a point vécu », écrivait-il dans la préface de 1754 à *l'Essai sur les mœurs*<sup>43</sup>. On ne peut faire le portrait que de ceux qu'on a connus. Et encore. Le cardinal de Retz a peint les principaux personnages de son temps. Mais n'a-t-il pas été égaré par la « passion » et le « goût de la singularité » ? « S'il faut se défier de ces portraits tracés par ceux qui étaient si à portée de bien peindre », que dire d'un historien qui voudrait « pénétrer un prince qui aurait vécu à six cents lieues de lui ? » (OCV, t. 46, p. 403-404).

Dans *l'Histoire de Charles XII*, dont on a pu souligner récemment la « remarquable qualité historique », Voltaire a un « authentique souci de vérité »<sup>44</sup>. Il en est de même dans son histoire de la Russie et de Pierre le Grand. Comme pour l'histoire du roi de Suède, où il se corrigeait d'édition en édition, il ne cesse d'apporter des modifications à sa vision de la Russie. Dans *l'Essai sur les mœurs*, il témoignait d'une vue plutôt sommaire de la Moscovie du XVII<sup>e</sup> siècle, en particulier de son armée, pour laquelle « chaque boyard amenait ses paysans au rendez-vous des troupes, et les armait de flèches, de sabres, de bâtons ferrés en forme de piques, et de quelques fusils »<sup>45</sup>. Au moment de la bataille de Nar-

42. OH, p. 642-643. La règle n'est pas absolue : on trouve par exemple dans *le Siècle de Louis XIV* un portrait de Guillaume d'Orange (OH, p. 714).

43. *Essai sur les mœurs*, Paris, 1963, t. 2, p. 890.

44. Erik Schnakenbourg, « Le regard de Cléo : l'*Histoire de Charles XII* de Voltaire dans une perspective historique », *Dix-huitième siècle*, 40, 2008, p. 447-468 (p. 467 et 457).

45. *Essai sur les mœurs*, Paris, 1963, t. 2, p. 745. En fait, l'armée russe avait été modernisée dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle (voir par exemple André Berelovitch, « La noblesse moscovite et la modernisation de l'armée (1613-1682) », dans Viviane Barrie-Currien (dir.), *Guerre et pouvoir en Europe au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Henri Veyrier, coll. Kronos, 1991, p. 52-53).

va, en 1700, l'armée subit une lourde défaite : n'est-ce pas parce que, malgré les efforts du tsar, elle n'a pas beaucoup changé ? C'est ce que Voltaire laisse entendre dans *l'Histoire de Charles XII*, où sa description de l'armée russe fait écho à celle de *l'Essai sur les mœurs* : « Les seuls régiments dont on pût espérer quelque chose étaient commandés par des officiers allemands, mais ils étaient en petit nombre. Le reste était des barbares arrachés à leurs forêts, couverts de peaux de bêtes sauvages, les uns armés de flèches, les autres de massues ; peu avaient des fusils... »<sup>46</sup>. Dans *l'Histoire de l'empire de Russie*, à ce récit, qui fait songer aux temps mérovingiens, Voltaire substitue une évocation plus sobre des « milices mal armées » qui seront la cause principale du désastre<sup>47</sup>.

Pour la description de cette bataille de Narva, Voltaire a rectifié les chiffres qu'il donnait dans *l'Histoire de Charles XII*. L'armée russe, dans les premières éditions de son livre, se composait de 100 000 hommes. Par la suite, conformément aux écrivains de l'époque, il réduit ce nombre à 80 000, soit tout de même près de dix fois plus que l'armée suédoise. Dans *l'Histoire de l'empire de Russie*, plus prudent, il s'interroge : il fait état des mémoires reçus de Pétersbourg qui, contrairement à toutes les autres relations, ne font monter les effectifs russes devant Narva qu'à 60 000 ou même 40 000 hommes<sup>48</sup>. Quant aux pertes subies par les Russes et les Suédois, elles étaient respectivement de 18 000 et de 600 tués dans *l'Histoire de Charles XII* ; elles sont de 6 000 et de 1 200 dans *l'Histoire de l'empire de Russie*<sup>49</sup>. La disproportion au désavantage des Russes est considérablement réduite : le rapport est passé de 1/30 à 1/5.

Pour la bataille de Poltava, dans ses deux oeuvres historiques, Voltaire entre moins dans les détails que pour la bataille de Narva. Cela semble paradoxal dans *l'Histoire de l'empire de Russie*, où l'on s'attendrait à ce qu'il célèbre cette grande victoire russe. S'il la traite rapidement, c'est que pour lui la cause de la défaite suédoise est en amont, dans la décision de Charles de mener l'offensive au cœur de la Russie. Les deux batailles sont ainsi vues « dans la perspective du temps long de la civilisation de la Russie, alors que les victoires des Suédois [...] n'ont finalement rien produit<sup>50</sup>. Mais surtout, Voltaire a corrigé son jugement : dans *l'Histoire de Charles XII*, il écrivait

---

46. OCV, t. 4, p. 210.

47. OCV, t. 46, p. 618.

48. OCV, t. 46, p. 620.

49. OCV, t. 4, p. 217, et t. 46, p. 622.

50. E. Schnakenbourg, art. cit., p. 454.



qu'une défaite à Poltava n'aurait pas ruiné l'œuvre de Pierre ; dans l'*Histoire de l'empire de Russie*, il la présente au contraire comme décisive : « Si le czar périssait, des travaux immenses, utiles à tout le genre humain, étaient ensevelis avec lui<sup>51</sup> ».

La crédibilité du récit voltairien est toutefois compromise lorsqu'il arrive à l'historien de rester flou sur l'origine de ses informations. On l'a constaté pour l'*Histoire de Charles XII*<sup>52</sup>. C'est le cas aussi pour l'histoire de Pierre le Grand. Voltaire évoque par exemple un mystérieux personnage né en Russie, qu'il avait connu autrefois, et qui a rapporté à Lamberty une « étrange anecdote » sur la mort du tsar<sup>53</sup>. On aimerait savoir qui est ce personnage, dont le témoignage accrédirait la thèse de l'empoisonnement de Pierre le Grand, bien que Voltaire semble la considérer comme un « bruit », et doute ici de l'impartialité de Lamberty. Autre exemple : l'anecdote sur la rencontre de l'impératrice Catherine, épouse de Pierre le Grand, et d'un inconnu qui se révèle être son frère Skavronski. Cette anecdote est longuement relatée par Voltaire d'après un « manuscrit curieux » dont il ne donne pas la référence<sup>54</sup>.

Dans les autres oeuvres historiques de Voltaire, on assiste à une tension entre la recherche objective de la vérité et une histoire militante destinée à illustrer les progrès de la raison<sup>55</sup>. Dans l'histoire de Pierre le Grand, cette tension est particulièrement perceptible. Sans doute la question de l'aggravation du servage ne pouvait-elle y être évoquée, mais son existence même y est pratiquement occultée. Au nom de la raison, Pierre ne pouvait qu'être tolérant à l'égard des religions de l'empire : aussi Voltaire imagine-t-il qu'il a laissé « vivre en paix » les vieux-croyants<sup>56</sup>, alors qu'il les a persécutés plus cruellement encore que son père.

---

51. OCV, t. 46, p. 682-683. Cf. Schnakenbourg, art. cit., p. 452.

52. Schnakenbourg, art. cit., p. 457.

53. OCV, t. 47, p. 857.

54. OCV, t. 47, p. 753-757. Éon de Beaumont a contesté l'authenticité de cette anecdote. Voir M. Mervaud, « Une anecdote de Voltaire sur Catherine I<sup>re</sup> de Russie : histoire ou fiction ? », *Revue Voltaire*, 7, 2007, p. 255-265.

55. Ces deux exigences peuvent même paraître contradictoires. Voir Myrtille Méricam-Bourdet, « “Les registres des exportations peuvent l'apprendre” : Voltaire entre investigations historiques et polémique », *Dix-huitième siècle*, 40, 2008, p. 431-445 (p. 439).

56. OCV, t. 46, p. 504.

### Les entorses à la vérité : erreurs et manipulations

Animé par le souci de la vérité, Voltaire n'en a pas moins commis un grand nombre d'erreurs, minimes ou graves, dans l'histoire de Pierre le Grand. Les Russes s'en sont gaussés. Alexandre Herzen, par exemple, rapporte avec esprit qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle l'histoire de la Russie n'étant pas encore découverte, on savait, grâce à Voltaire, « quelques détails inexacts du règne de Pierre I<sup>er</sup> »<sup>57</sup>. La faute en incombait parfois aux informateurs de Pétersbourg<sup>58</sup>. Mais elles étaient dues surtout à l'entêtement de Voltaire, qui s'obstinait à maintenir son point de vue malgré les mises en garde, et à son agacement devant des critiques souvent vétilleuses. Dans le premier volume, sur plus de cinq cents erreurs, Voltaire n'en a corrigé qu'une vingtaine ; dans le manuscrit du second, il a davantage tenu compte des observations de ses censeurs : sur 167 remarques, on relève 68 corrections. Les critiques étaient parfois oiseuses : celles de G.-F. Müller qui portaient sur l'orthographe des noms propres ulcérèrent particulièrement Voltaire<sup>59</sup> : « Il semble qu'on ait cherché à me mortifier », écrit-il à Chouvalov le 11 juin 1761 (D9818).

Mais de nombreuses critiques étaient fondées, et Voltaire, excédé, a laissé subsister beaucoup d'erreurs parfois grossières. On n'en relèvera que quelques-unes à titre d'exemple : Voltaire a confondu Nestor et Constantin-Cyrille ; les vieux-croyants apparaissent selon lui dès le XII<sup>e</sup> siècle au lieu du XVII<sup>e</sup> ; les premières expéditions russes contre Constantinople n'ont pas eu lieu sous Héraclius, mais deux siècles plus tard ; il n'y a pas à Kiev d'inscriptions grecques vieilles de douze cents ans ; les Ukrainiens ne sont pas « un ramas d'anciens Roxelans, de Sarmates et de Tartares », et ils ne vivaient pas que de rapines ; Orenbourg n'est pas située au sud-est d'Astrakhan ; à Pétersbourg, il n'y avait pas de balustrade de belles pierres, et la porte triomphale n'existait plus ; à Moscou, il n'y a pas de « ville chinoise », traduction erronée de *Kitaï-gorod* ; le mot *tsar* n'est pas d'origine persane, mais, comme le lui avaient répété Müller et Lomonosov, vient du latin *Caesar*, il est vrai par l'intermédiaire du gotique...

57. A. I. Gercen, *Dolg prežde vsego* [Le devoir avant tout], dans *Sobranie sočinenij v 30 t.* [Œuvres en 30 vol.], M., 1954-1966, t. VI, p. 275.

58. C'était l'avis de Pierre-Charles Levesque. Chtcherbatov se demandait si les documents envoyés à Voltaire étaient suffisamment exacts (Ch. et M. Mervaud, « Le Pierre le Grand et la Russie de Voltaire... », p. 18-19, n. 45).

59. *OCV*, t. 46, p. 138-142, et M. Mervaud, « Le philosophe et l'amateur de consonnes.. », p. 310-313.

De toute façon, le souci de vérité, chez Voltaire, « trouve toujours ses limites dans les exigences littéraires ». Celles-ci le conduisent à « sollicit[er] au besoin les faits et les documents<sup>60</sup> ». Il lui arrive en effet de manipuler les sources. Exemple : « Charles dévastait la Pologne, et Pierre faisait venir de Pologne et de Saxe à Moscou des bergers et des brebis pour avoir des laines avec lesquelles on pût fabriquer de bons draps ». L'effet est saisissant : il repose sur le contraste entre une Pologne ravagée par le roi de Suède et une Pologne qui fournit de la laine pour les réformes du tsar civilisateur. En réalité, selon Vockerodt, les brebis et les bergers venaient seulement de Saxe, et, selon Weber, de Silésie<sup>61</sup>. Un autre exemple : l'anecdote de la rencontre de Catherine et de son frère Skavronski. Découvrant que ce frère perdu de vue n'est pas un paysan, mais un noble, Catherine apprend qu'elle n'est pas d'une obscure extraction<sup>62</sup>. En réalité, il semble bien que la future Catherine I<sup>e</sup> était d'origine paysanne. Pourquoi Voltaire ne s'est-il pas contenté d'insister sur son mérite, comme dans ses *Anecdotes sur le czar Pierre le Grand* ? Pensait-il ainsi la rendre plus digne du tsar ?

Souci du sens et recherche de la vérité ne font pas toujours bon ménage chez Voltaire. Le premier a parfois priorité sur la seconde. Cela ne va pas sans simplifications : avant le règne de Louis XIV, écrivait Voltaire dans une formule lapidaire, « la Moscovie n'était encore que barbare<sup>63</sup> ». Dans le troisième chapitre de son *Histoire de l'empire de Russie*, il qualifie d'« asiatiques » certaines coutumes de cette époque, notamment lors du mariage des tsars (OCV, t. 46, p.514). Il n'ignorait pas, nous l'avons vu, le rôle de précurseur joué par Alexis. Mais il tient à sa thèse du commencement absolu. Et, sans fausser entièrement l'histoire<sup>64</sup>, il force le trait, gauchit la perspective. À l'inverse, pour montrer que la Russie moderne de Pierre s'oppose à la « barbare » Moscovie, il grossit les chiffres de sa population. En effet, dès le début du chapitre II de son *Histoire de l'empire de Russie*, Voltaire affirme : « plus un pays est civilisé, plus

60. J. Maurens, Introduction à l'*Histoire de la guerre de 1741*, p. LVI. On sait aussi que Voltaire lit vite, que ses citations ne sont pas toujours fiables, et qu'il fait même dire parfois aux auteurs cités le contraire de ce qu'ils disent.

61. OCV, t. 46, p. 169. On trouvera dans cette page d'autres exemples de sources manipulées.

62. M. Mervaud, « Une anecdote de Voltaire sur Catherine I<sup>e</sup> de Russie : histoire ou fiction ? », *Revue Voltaire*, 7, 2007, p. 255-265.

63. *Le Siècle de Louis XIV* (OH, p. 630).

64. R. Pomeau, OH, p. 21.

il est peuplé<sup>65</sup> ». Or, depuis le règne de Pierre le Grand, la Russie se civilise ; donc, sa population doit s'accroître. Citant les chiffres du dénombrement fait en 1747 des mâles qui payaient la capitation, Voltaire *triple* le nombre de ces taillables et obtient une population russe de vingt-quatre millions d'habitants (OCV, t. 46, p. 480-484). Chappe d'Auteroche, par esprit antirusse, soutiendra la thèse inverse et polémiquera sur ce point avec Voltaire : en *doublant* seulement le même chiffre, et en insistant sur les causes de la dépopulation (mauvaise nourriture, débauche, ivrognerie, maladies), il affirme que la population russe, au lieu d'augmenter, diminue, et ne doit pas dépasser dix-sept millions<sup>66</sup>. Voltaire exagère dans un sens, Chappe dans l'autre : la population de la Russie, vers 1760, était d'environ vingt millions d'habitants.

Entre une vision réaliste et la tentation d'idéaliser, comment trancher ? Si même Voltaire avait conscience de la brutalité du tsar, de l'arriération de la Russie et de l'existence du servage, il ne pouvait pas en faire état. Par ailleurs, ni les ouvrages qu'il avait lus, ni les mémoires qu'on lui envoyait, ni les conversations avec les visiteurs russes, ne remplaçaient l'expérience directe avec un pays mal connu et si différent de l'Occident. Voltaire n'est jamais allé en Russie. Peut-être ce voyage dont il a si souvent rêvé<sup>67</sup> lui eût-il évité quelques-unes des erreurs qu'on lui a reprochées. C'est en tout cas « ce contact du journaliste avec le réel » qui manque à son livre<sup>68</sup>. Le *Voyage en Sibérie* de Chappe d'Auteroche comporte aussi de nombreuses erreurs, mais, du moins, donne le sentiment d'une certaine connaissance des choses russes.

Un portrait du tsar se dégage tout de même du récit de Voltaire : c'est un portrait en action. On voit Pierre toujours courant d'un bout de son pays à l'autre comme une force de la nature qui bouscule et transforme son immense empire. Il paie de sa personne, participe aux chantiers, donne l'exemple. Et le lecteur

65. OCV, t. 46, p. 480. « Un État n'est véritablement grand [...] que quand il est bien peuplé », écrivait aussi Jean-Joseph Expilly en 1762 dans son *Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules et de la France*, Paris, t. I, Avertissement.

66. Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie*, éd. M. Mervaud, SVEC 2004/04, p. 462-463.

67. Voir M. Mervaud, « Le voyage en Russie de Voltaire », *Diagonales dostoïevskiennes. Mélanges en l'honneur de Jacques Catteau*, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2002, p. 315-327.

68. R. Pomeau, *OH*, p. 15.

constate qu'il n'est plus le seul à courir : c'est la Russie tout entière qui, grâce à sa volonté, se met en mouvement.

### L'affaire du tsarévitch : l'embarras de Voltaire

Toutefois, l'énergie de Pierre, ses efforts et ses réformes n'allaient-ils pas être remis en cause par son propre fils ? Élevé dans la religion de ses ancêtres, n'aimant pas tout ce qui passionnait son père (la mer, les fortifications, les mathématiques, l'art militaire), ayant même des goûts diamétralement opposés, hostile pour tout dire à cette modernisation de la Russie à l'occidentale, on pouvait s'attendre à ce qu'Alexis abolisse l'œuvre encore fragile de Pierre, même de son vivant. N'a-t-il pas été soupçonné d'avoir fomenté une conjuration contre lui, et n'a-t-il pas été condamné pour ce « crime » ? Le procès et la mort du tsarévitch Alexis posent à l'historien de redoutables questions. Voltaire ne pouvait les éviter, et on l'attendait sur cet épisode tragique du règne de Pierre le Grand. Il en fait le récit dans le chapitre X de la deuxième partie, le plus long chapitre de son livre.

Cette affaire n'avait cessé de l'obséder. Il s'y était trouvé confronté dès les premières années de sa correspondance avec le prince royal Frédéric de Prusse. Dès 1738, il se demande si le tsarévitch a été victime de la cruauté de son père ou s'il est mort de mort naturelle (D1426 et D1506). Contrairement à Frédéric, qui, sans l'ombre d'un doute, condamne le tsar, Voltaire s'interroge. C'est même pour lui le point de départ d'une réflexion générale sur la vérité historique et sur le « pyrrhonisme de l'histoire ».

Or, sur le drame d'Alexis, Voltaire manquait singulièrement de documentation. Il ne disposait que des *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Grande Russie ou Moscovie* de Weber et de la compilation de Rousset de Missy qui, sur l'affaire du tsarévitch, s'appuie sur Weber. Malgré ses demandes, Voltaire ne reçut rien d'autre de Pétersbourg qu'un manuscrit qui démarquait Rousset de Missy. Rien d'étonnant à cela : sa version, comme celle de Weber, était proche de la thèse officielle. Celle-ci circulait à travers l'Europe dans des opuscules de propagande. C'est même l'un de ces textes que reprenait textuellement Weber, en en sautant des passages. L'image qu'il donnait d'Alexis était particulièrement négative. De telles « informations » ne pouvaient donc dissiper l'embarras de Voltaire. Sa thèse du bilan positif de Pierre s'en trouvait certes

confortée. Mais devait-il, par esprit courtois, épouser sans réserves cette version « russe » de l'affaire<sup>69</sup> ?

Car Voltaire n'avait pas seulement des scrupules en tant qu'historien. Sans doute se préoccupait-il de la vérité historique. Mais il avait aussi une conscience aiguë de sa responsabilité devant l'opinion européenne. Or, celle-ci n'avait aucun doute sur la culpabilité du tsar. Comment, faute de preuves décisives, concilier l'inconciliable : la thèse du meurtre, et la thèse de la mort naturelle ? Et, d'autre part, comment peser les fautes respectives de Pierre et d'Alexis ?

Si, loin de dissimuler les torts du tsarévitch, Voltaire les expose en détail, ce n'est pas par esprit courtois. Il pense sincèrement que « l'abus de la religion » est la cause première de l'inconduite d'Alexis, de sa fuite de Russie en 1717, et de sa mort. En effet, il lisait des « livres ecclésiastiques » qui semblaient réprover tout ce que faisait son père, et il subissait l'influence de prêtres et de moines dont certains prophétisaient la mort du tsar : « ce fut principalement sur la foi de ces prédictions que le Czarovitz s'évada ». Alexis a désobéi à son père en ne venant pas le rejoindre à Copenhague. De plus, il a commis une faute très grave en s'évadant et en se réfugiant chez l'Empereur.

Toutefois, Voltaire se démarque de la propagande officielle. D'une part, il s'attache à minimiser les fautes d'Alexis. Sa fuite en Autriche était le fait d'un « jeune homme mal conseillé », parti pour Vienne chez un allié de la Russie qui était d'ailleurs son beau-frère : faute « bien pardonnable ». Manquant d'informations, Voltaire passe très vite sur le séjour d'Alexis en Autriche et en Italie, qui a duré près d'un an. Il donne l'impression que ce « voyage » d'Alexis a été bref. Il ignore presque tout de l'incroyable traque des sbires de Pierre le Grand. Indulgent sur cette évasion, Voltaire l'est aussi, et surtout, sur l'autre aspect de l'accusation : dans toute cette affaire, il ne voit ni faction, ni conspiration. Pierre lui-même n'y croyait pas : sinon, serait-il parti de Russie en laissant dans ses États un fils « si mécontent et si obstiné » ? Ainsi, « toutes les accusations n'étaient pas bien précises ». Non sans courage, Voltaire souligne les incohérences du procès. Les derniers « aveux » d'Alexis lui paraissent particulièrement invraisemblables. Peut-être s'est-il douté qu'ils lui ont été arrachés par la torture.

---

69. Voir *OCV*, t. 46, p. 279-311, et M. Mervaud, « Voltaire et le tsarévitch immolé », dans *Voltaire en Europe, Hommage à Christiane Mervaud*, Voltaire Foundation, Oxford, 2000, p. 33-56.

D'un autre côté, le récit de Voltaire conteste implicitement la version officielle du rôle du tsar. Il avait écrit à Chouvalov le 22 septembre 1759 : « La triste fin du Csarovits m'embarrassera un peu. Je n'aime pas à parler contre ma conscience. L'arrêt de mort m'a toujours paru trop dur » (D8609). Tout le procès lui paraît un procès d'intention. Voltaire s'applique à démonter la machine judiciaire qui va condamner Alexis sur ses pensées les plus secrètes. Il l'avait dit dans sa correspondance, il le répète dans son *Histoire de l'empire de Russie* : on ne condamne pas un homme sur ses intentions, mais sur ses actes. Dans les *Questions sur l'Encyclopédie*, il s'indignera encore qu'on puisse réprimer des pensées « par le moyen des gibets et des roues » (OCV, t. 38, p. 255). Dans l'affaire du tsarévitch, Pierre avait demandé l'avis du clergé. Les évêques et abbés consultés avaient trouvé dans le Lévitique que ceux qui maudissent leur père et leur mère doivent être mis à mort ; mais ils avaient rappelé que, dans les Évangiles, le Christ invite à l'indulgence à l'égard du fils égaré qui se repent. Et ils donnaient deux exemples de miséricorde : celui du Christ et celui de David, qui avait pardonné à son fils Absalon révolté contre lui. Voltaire voit dans leur conclusion un appel à la clémence. Mais alors, pourquoi Pierre n'a-t-il pas suivi ce conseil ? Pourquoi a-t-il fait preuve de cette « sévérité malheureuse » en faisant condamner son fils ?

Car, dans l'ouvrage de Voltaire, le tsarévitch apparaît plus comme une victime que comme un coupable. Victime de ses juges, mais aussi, en dernier ressort, de la cruauté du tsar. Et pourtant, Pierre n'a-t-il pas eu raison de sacrifier Alexis ? Voltaire se fait son avocat : sans cet arrêt de mort, la nation russe serait retombée dans l'état de barbarie d'où elle avait été tirée : « Quand on considère cette catastrophe, les cœurs sensibles frémissent, et les sévères approuvent ». Voltaire rejoint Fontenelle, qui disait dans son *Éloge du Czar Pierre I<sup>er</sup>* : « Sa sévérité pour son fils dut être nécessaire ». Sans esprit courtisan, Voltaire l'avait déjà suggéré dans l'édition de 1739 de l'*Histoire de Charles XII* : « La mort d'un fils qu'il fallait corriger ou déshériter, écrivait-il, rendrait la mémoire de Pierre odieuse, si le bien qu'il a fait à ses sujets ne faisait presque pardonner sa cruauté envers son propre sang » (OCV, t. 4, p. 194). Le tsarévitch a été condamné au nom de la raison d'État. Mais Voltaire s'applique à suggérer qu'elle ne se confondait pas avec la volonté arbitraire du seul souverain. Car il s'en est remis au juge-

ment d'un tribunal civil<sup>70</sup>. Voltaire ignore-t-il que les juges devaient être morts de peur ? Leur arrêt, et pour cause, fut unanime. Or, pour Voltaire, l'avis des juges coïncide avec celui de la nation : le verdict a été rendu en quelque sorte au nom du peuple russe. Pierre a suivi ce verdict, et ainsi « ce fut la nation elle-même » qui condamna Alexis.

Dans le manuscrit du chapitre sur l'affaire du tsarévitch, Voltaire tenait la balance égale entre les raisons et les fautes du père et du fils<sup>71</sup>. C'est sur ce manuscrit que les Russes furent invités à se prononcer. Ils n'en furent pas très contents. Or, dans la version imprimée, malgré la volonté de justifier le tsar, la balance penche en faveur d'Alexis. Et pourtant, ce récit définitif ne satisfait pas non plus le public occidental. Toujours sur la corde raide, il apparaît plus comme un tour de force, comme le triomphe d'une rhétorique acrobatique que comme la recherche coûte que coûte de la vérité. Ce récit relève-t-il donc plus du mythe que de l'histoire ? Les mythes, en effet, n'en sont pas absents. Pour Voltaire, ce chapitre ne pouvait pas être l'heure de vérité.

Pierre a-t-il sacrifié son fils à la raison d'État ? On peut l'admettre, et de nombreux historiens s'en tiennent là. Pierre, en théorie, ne se confond plus avec l'État comme au temps de ses ancêtres. Il se considère comme son premier serviteur. Et pourtant, c'est en vertu du vieux code d'Alexis, l'*Ulozhenie* de 1649, qu'Alexis fut jugé. Selon l'article 1 de cette juridiction, tout mauvais dessein nourri contre le souverain était puni de mort. La faute contre le tsar était semblable à une faute contre Dieu. Les implications religieuses de la trahison du tsarévitch ont échappé à Voltaire. En revanche, pouvait-il dire de bonne foi que la raison d'État coïncidait avec les intérêts de la nation russe ? Cette nation était loin d'être unanime. Voltaire, d'ailleurs, le reconnaît : Pierre avait à vaincre « des ennemis au dehors, des rebelles au dedans, la moitié de sa famille animée contre lui, la plupart des prêtres obstinément déclarés contre ses entreprises, presque toute la nation irritée longtemps contre sa propre félicité » (*OCV*, t. 47, p. 866). Dans la première partie de son ouvrage, Voltaire avait admis implicitement les résistances

---

70. Mérimée approuve lui aussi le recours du tsar à un tribunal civil : il y voit, non « le calcul d'un tyran hypocrite », mais « une preuve de modération » (*Histoire du règne de Pierre le Grand*, Paris, 1947, p. 239). L'étude de Mérimée a paru d'abord en 1864 dans le *Journal des savants*.

71. Une copie inédite de ce manuscrit comporte une centaine de variantes par rapport à la version imprimée. Ces variantes ont été reproduites dans *OCV*, t. 47, p. 817-866.



qu'avaient suscitées les innovations du tsar : elles « étaient reçues avec applaudissement de la plus saine partie de la nation, et les plaintes des partisans des anciennes mœurs étaient étouffées par les acclamations des hommes raisonnables » (*OCV*, t. 46, p. 614). Alexis meurt donc pour la Russie nouvelle en train de naître, et non « pour le bien commun du peuple »!

Par ailleurs, Voltaire prête à Pierre des sentiments qui lui sont manifestement étrangers. Il juge que la lettre du tsar à son fils du 11 octobre 1715 est à la fois « pathétique et menaçante » : Pierre menaçait de déshériter Alexis, mais il « sentait avec douleur qu'après lui tous ses travaux seraient détruits par son propre sang » (*OCV*, t. 47, p. 820). Dans la deuxième lettre que Pierre adresse à Alexis, le 19 janvier 1716, il lui fait écrire : « Je vous ai remontré quelle douleur votre conduite m'a causée pendant tant d'années » (*OCV*, t. 47, p. 822). Or, dans l'original russe comme dans la traduction allemande de Weber et dans la version française lue par Voltaire, le tsar exprime son *mécontentement* à l'égard du tsarévitch. Il n'est peut-être pas exclu que Pierre ait éprouvé une certaine compassion pour son fils. Mais Voltaire suppose qu'il a vécu un drame cornélien : trancher entre son devoir et son amour paternel. Il frise le mélodrame, en insistant plus sur la douleur supposée de Pierre que sur sa cruauté. En réalité, ce qui frappe dans ce procès, c'est l'acharnement du tsar contre son fils, et sa rage meurtrière. La « passion d'inquisiteur » avec laquelle il a mené cette affaire, en retrouvant une humeur joyeuse après la mort d'Alexis, montre son indifférence « à toute considération morale, familiale, sociale, et son attachement forcené à un devoir royal dont la seule règle était l'efficacité<sup>72</sup> ».

Sur la mort d'Alexis, Voltaire, réduit à des conjectures, ne dissimule pas son embarras. Il récuse la version selon laquelle Pierre aurait décapité son fils, car elle ne repose que sur des bruits. Il exclut également qu'Alexis ait été empoisonné, en montrant que ces deux anecdotes sont contradictoires : celle du fer « détruit » celle du poison (*OCV*, t. 47, p. 858). La mort du tsarévitch fut-elle donc due à la frayeur, comme le veut la version officielle ? Voltaire en doute, mais finit par écrire : « Il est vrai qu'il est très rare qu'un jeune homme expire d'une révolution subite causée par la lecture d'un arrêt de mort<sup>73</sup>, et surtout d'un arrêt auquel il s'attendait ; mais

72. Roger Portal, *Pierre le Grand*, Bruxelles, 1990, p. 277 (1<sup>e</sup> éd., Paris, 1961).

73. Dans son manuscrit, Voltaire écrivait ensuite : « mais on en a quelques exemples ». À l'intention des Russes, il ajoutait en note : « J'en

enfin les médecins avouent que la chose est possible ». Voltaire pouvait-il soupçonner qu'Alexis était vraisemblablement mort sous le knout ? Et, de toute façon, pouvait-il le laisser entendre ?

### Vérité et histoire militante

Voltaire a humanisé son tsar, et pas seulement dans l'affaire du tsarévitch. On ne perçoit pas sa brutalité, sa démesure, les côtés irrationnels et parfois inquiétants du personnage historique. Le refus du portrait aboutit à donner de Pierre une image qui manque singulièrement de couleurs. Quant à son oeuvre, elle est tellement magnifiée qu'aucun aspect négatif n'apparaît<sup>74</sup>. Tout se passe comme si les réformes d'un seul homme avaient transformé la Russie en un pays définitivement éclairé à l'occidentale. Le servage n'est évoqué allusivement qu'à l'occasion du dénombrement des paysans assujettis à la capitation (*OCV*, t. 46, p. 483). Voltaire croira par la suite, de bonne foi sans doute, que Catherine II avait « conçu le dessein d'être la libératrice du genre humain dans l'espace de plus de onze cent mille de nos grandes lieues carrées » ; sans doute a-t-elle libéré les serfs de l'Église, et il l'en félicite, mais il imagine à tort qu'elle affranchit aussi les serfs de ses domaines<sup>75</sup>. Si, chez Voltaire, le « mythistorien » ne l'emporte peut-être pas sur l'historien, il faut bien reconnaître qu'il est un créateur de mythes.

Voltaire serait-il donc, comme l'a soutenu Lortholary<sup>76</sup>, l'un des principaux responsables d'un prétendu « mirage russe » ? Aurait-il été en partie victime d'une erreur d'optique et diffuseur de ce mirage dans l'opinion européenne ? Autrement dit, le Pierre le Grand et la Russie de Voltaire seraient-ils des réalités faussées ? Il serait sans doute plus exact de parler à ce propos de gauchissement<sup>77</sup>. Le parti pris de départ ne conduit pas à falsifier systématiquement

cherche ». On lui répondit : « Vous ne sauriez manquer d'en trouver... » (*OCV*, t. 47, p. 858).

74. Voir Christiane et Michel Mervaud, « Le Pierre le Grand et la Russie de Voltaire... », p. 30-31. Voltaire n'ignore pourtant pas certaines des réalités russes : l'arriération persistante, l'existence du servage...

75. *Lettre sur les panégyriques*, 1767 (*OCV*, t. 63B, p. 223).

76. Voir n. 2.

77. Ch. et M. Mervaud, « Le Pierre le Grand et la Russie de Voltaire... », p. 30 et suivantes. *L'Histoire de l'empire de Russie* « n'est pas la diffusion d'un mythe ». Voltaire a « un souci peu ordinaire de la vérité », son ouvrage est le meilleur de l'époque sur Pierre le Grand, il tranche sur les médiocres compilations de ce temps (S. A. Mezin, *Vzglyad iz Evropy. Francuzskie avtory XVIII*

quement les faits, mais à les présenter sous un éclairage ou dans une perspective qui risque de les déformer. La philosophie de l'histoire de Voltaire, appliquée à la Russie, impliquait en effet deux thèses nécessairement liées : l'idée d'un commencement absolu avec l'avènement de Pierre I<sup>er</sup>, et l'entrée de la Russie dans la sphère des nations éclairées. Une telle conception de l'histoire comportait une part d'« idéologie ». Était-il possible, au Siècle des Lumières, de l'éviter ? On a pu observer qu'alors « il n'existe pas de ligne de démarcation entre les philosophes et les historiens proprement dits. Si les philosophes utilisent les historiens, ces derniers sont influencés par le mouvement des idées ; la dépendance est réciproque<sup>78</sup> ». Rares sont donc les historiens, qui, comme Bayer, G.-F. Müller, Gatterer ou Schlözer, peuvent être considérés comme des fondateurs de la connaissance historique. Et qu'ils soient surtout allemands n'est pas un hasard : l'Allemagne avait dans ce domaine une longue tradition historiographique.

Toutefois, avec Voltaire, la philosophie de l'histoire n'explique pas à elle seule le gauchissement des faits. Pour ses rapports avec la Russie, elle est en effet inséparable d'une réflexion, et même d'un projet politiques<sup>79</sup>. Après les déceptions éprouvées dans la Prusse de Frédéric II, le rêve de l'absolutisme éclairé s'incarne avec Catherine II. Voltaire ne se contente plus, en historien philosophe, de saluer l'œuvre de Pierre le Grand et de ses successeurs : il la soutient par des opuscules en faveur de l'impératrice. D'une manière générale, il est un « historien de plus en plus engagé dans la propagande à mesure qu'il avance dans la vie<sup>80</sup> ». Dans ses rapports avec la Russie, l'action tend alors à se substituer à l'étude de l'histoire.

Peu à peu, dans la pensée de Voltaire, une comparaison s'est instituée entre la France du roi Soleil et la France contemporaine. Cette comparaison, implicite dans *le Siècle de Louis XIV*, est « soulignée avec insistance » dans *l'Histoire de l'empire de Russie*<sup>81</sup>. Alors que les Français sont devenus des »Welches«, la Russie

*veka o Petre I* [Regards d'Europe : les écrivains français du XVIII<sup>e</sup> s. sur Pierre I<sup>er</sup>], Saratov, 2<sup>e</sup> éd., 2003, p. 116-117).

78. G. Gusdorf, *l'Avènement des sciences humaines au siècle des lumières*, p. 375. Gusdorf remarque qu'un ouvrage sérieux de Fritz Wagner sur l'historiographie, paru en 1951, ne mentionne guère pour le XVIII<sup>e</sup> siècle que les philosophes de l'histoire : Vico, Voltaire, Montesquieu, Rousseau, Hume et Kant (p. 374).

79. Sylvain Menant, « Les relations de Voltaire avec la Russie... », p. 209.

80. R. Pomeau, *OH*, p. 23.

81. *Ibid.*

« éclairée » montre l'exemple de la tolérance et du progrès : « C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière ». Dans les *Anecdotes sur le czar Pierre le Grand*, Voltaire faisait déjà des reproches indirects à la France par son grand homme interposé : « À voir ce qu'il a fait de Pétersbourg, qu'on juge ce qu'il eût fait de Paris » (OCV, t. 46, p. 84). « On n'a qu'à vouloir, on ne veut pas assez », répète-t-il dans la même œuvre (p. 71). Il le redira à la fin de son *Histoire de l'empire de Russie* : « Si dans les climats glacés de l'ancienne Scythie un homme aidé de son seul génie a fait de si grandes choses, que devons-nous faire dans des royaumes où les travaux accumulés de plusieurs siècles nous ont rendu tout facile ? » (OCV, t. 47, p. 942).

Le parallèle apparaît ailleurs que dans les œuvres historiques de Voltaire. Dans *le Russe à Paris*, un secrétaire d'ambassade, venu en France pour s'éclairer et s'instruire, est profondément déçu : un dialogue avec un Parisien lui révèle la décadence culturelle de la France, où règnent des journalistes médiocres et rétrogrades. Dans cette satire en alexandrins de 1760, dont il est censé être l'auteur, Ivan Alethof (« celui qui dit la vérité ») suggère que l'avenir de la civilisation appartient aux « froides contrées » du Nord. Sans doute le regard critique de ce « Persan » n'est-il pas à mettre sur le même plan que des œuvres historiques qui se proposent de dévoiler une certaine vérité. Pourtant, la fiction et l'histoire se rejoignent : elles font le même diagnostic sur la Russie et la France.

La comparaison implicite entre les deux pays se trouve aussi dans la *Lettre sur les panégyriques*, écrite en 1767. C'est le premier de ces opuscules où Voltaire fait l'apologie de Catherine II, de sa politique et de son œuvre. Cette *Lettre* non plus ne devrait pas être mise en parallèle avec des livres d'histoire. Et l'on ne peut juger l'*Histoire de l'empire de Russie* en fonction de l'engagement de Voltaire en faveur de Catherine II, qui lui est postérieur. Cependant, si le genre n'est pas le même, le message est-il différent ? L'auteur supposé de la *Lettre* est encore un « diseur de vérité », comme « l'humble évêque d'Alétopolis », auteur également fictif d'une *Instruction pastorale* de 1763. Cette fois, il s'agit d'un certain Irénée Aléthès, professeur en droit dans le canton d'Uri. La vérité, ici, ne découle pas de la satire, mais au contraire de l'apologie : elle se confond avec le panégyrique que fait Voltaire de la tolérance et de l'esprit de progrès de l'impératrice. Catherine continue l'œuvre de Pierre le Grand<sup>82</sup> : « si l'on peut dire que [Pierre] créa des hommes,

---

82. Voltaire le proclame maintes fois dans ses lettres à l'impératrice de Russie (voir Ch. Mervaud, « Portraits de Catherine II dans la correspondance de Voltaire », dans *Catherine II et l'Europe*, publié sous la direction d'Anita

on pourra dire que Catherine II a formé leurs âmes »<sup>83</sup>. La réalité idéalisée de la Russie de Catherine rejoint et poursuit l'œuvre idéalisée du tsar Pierre.

### Conclusion

On a vu que l'*Histoire de l'empire de Russie* a suscité d'âpres discussions et que, bien souvent, Voltaire a maintenu son avis, au risque parfois de commettre de grosses erreurs. En fait, loin d'avoir été inspirée par les Russes, son idée de Pierre et de la Russie « avait pris corps tout à fait *organiquement* à partir de ses propres recherches historiques et philosophiques et de ses intérêts littéraires<sup>84</sup> ». Il s'y est consacré « avec une véritable passion, malgré les ennuis et les difficultés d'une tâche ingrate, malgré l'insuffisance ou le peu de sûreté des documents qu'on lui faisait attendre des siècles<sup>85</sup> ». Voltaire a effectué avec son *Histoire de l'empire de Russie* un travail considérable, et Desnoiresterres lui a rendu hommage en ces termes : « La lecture seule de la correspondance de l'écrivain avec le comte de Schowalow nous révèle tout ce qu'un tel travail dut lui coûter de peines<sup>86</sup> ».

Sans doute ne peut-on ignorer ou minimiser les erreurs et les lacunes de cette oeuvre. On peut aussi souligner qu'une philosophie de l'histoire la sous-tend, conformément à la tendance de l'époque. L'histoire de la Russie contemporaine doit donner à voir, comme ailleurs, les progrès de l'esprit humain. Sans doute aussi, le parti pris de « forcer les lecteurs à voir Pierre en grand » (D10154) soulève-t-il des réserves. Le succès de librairie pour le premier tome (5 000 exemplaires vendus, trois éditions en 1760) ne peut masquer un accueil mitigé de la critique. L'ouvrage déçut le public français comme le public russe. S'il y eut plusieurs traductions de l'*Histoire de l'empire de Russie* parues en Russie au début du XIX<sup>e</sup> siècle, aucune ne fut publiée au XVIII<sup>e</sup>.

Sans aller jusqu'à qualifier l'*Histoire de l'empire de Russie* de mythe, on peut y relever des éléments mythiques. Mais, tout de même, il s'agit du premier grand ouvrage sur la Russie écrit par un Français,

Davidenkoff, Paris, 1997, p. 168, n. 16). La statue de Falconet institue aussi cette continuité : *Petro Primo Catbarina Secunda*.

83. OCV, t. 63 B, p. 221.

84. M. P. Alekseev, « Vol'ter i russkaja kul'tura XVIII veka » [Voltaire et la culture russe du XVIII<sup>e</sup> s.], dans *Vol'ter. Stat'i i materialy* [Voltaire : articles et documents], L., 1947, p. 21. C'est nous qui soulignons.

85. Gustave Desnoiresterres, *Voltaire et J.-J. Rousseau*, Paris, 1874, p. 361.

86. *Ibid.*

et qui plus est, par un écrivain illustre. Plus encore peut-être que pour le *Siècle de Louis XIV*, sur bien des points, Voltaire a accompli un travail de première main. Il a dévoilé certaines vérités du règne de Pierre. Contrairement à Bayer, il ne s'intéresse pas aux origines de la Russie, les recherches dans ce domaine lui paraissant vaines. Mais il a fait prendre conscience à ses contemporains que cet immense pays était un empire pluriethnique. Et surtout, il a « contribué à substituer une image plus authentique de la Russie aux stéréotypes alors admis<sup>87</sup> », c'est-à-dire aux lieux communs particulièrement défavorables véhiculés par les récits de voyage et les compilations<sup>88</sup>. Voltaire a donné aussi une « vision globale » de la Russie qui « ne reflète plus une sèche annalistique, mais un récit logique et convaincant<sup>89</sup> ». Il y a en effet dans l'*Histoire de l'empire de Russie* un effort d'écriture de l'histoire qu'on ne trouve pas dans les *Anecdotes sur le czar Pierre le Grand*. Ce livre, qui n'a pas très bonne presse, et qui est en tout cas moins apprécié que l'*Histoire de Charles XII*, frappe pourtant par la vivacité du style. Il est d'une remarquable concision : une phrase, parfois, résume ou condense des pages entières. Voltaire a l'art de choisir le détail évocateur, la scène significative, les anecdotes que retiendra le lecteur (même si certaines d'entre elles recèlent une part de mythe, comme l'anecdote du tsar charpentier). Le Florentin Bencivenni Giuseppe Pelli, le 31 octobre 1760, loue le style de l'ouvrage : il en souligne en particulier la « belle éloquence »<sup>90</sup>. N'est-ce pas, selon Voltaire lui-même, la qualité majeure de l'historien ? Avec ce livre, tout aussi

---

87. Louis Trénard, « Images de la Russie dans l'œuvre de Voltaire », *Revue des études slaves*, t. 57/4, 1985, p. 589.

88. Voir par exemple Michel Mervaud et Jean-Claude Roberti, *Une infinie brutalité. L'image de la Russie dans la France des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Institut d'études slaves, 1991.

89. Louis Trénard, art. cit., p. 589.

90. Laurence Macé, *Voltaire en Italie (1734-1845). Lecture et censure au siècle des Lumières*, thèse dactylographiée, Paris, décembre 2007, t. I, p. 573.

bien qu'avec *le Siècle de Louis XIV*, Voltaire avait le sentiment d'avoir fait œuvre, non d'historiographe, mais d'historien. Sentiment légitime : il est bien l'un des pionniers, et des plus éminents, de l'histoire de la Russie.

Université de Rouen